

Midi Libre - 30 octobre 2010

## Compétition "La Mosquitera": beaux, propres et méchants

**Des gens bien comme il faut,** des gens convaincus de faire ce qu'il faut, le père avec la bonne, la mère avec les jeunes, les fils avec les animaux et l'amie avec sa fillette. Ils sont tous mus par la certitude d'être dans le vrai... mais ils ont tout faux. À un point qu'ils n'imaginent pas et qu'ils n'imagineront jamais, perdus qu'ils sont dans le syllogisme de leur obsession de la bonté.

Drôle, salutaire et corrosif comme un bain de bouche à l'acide chlorhydrique (idéal pour un sourire décapé, essayez), le deuxième long-métrage du Catalan Agusti Vila, *La Mosquitera*, est la bombe tranquille de la compétition.

Le réalisateur qui a l'intelligence de ne pas faire le malin, joue admirablement la convention petite-bourgeoise, propreté et discrétion, pondération et normalité. Sauf que... Bienvenue dans le désert du réel Ikea! «*Toute*

*la famille est obsédée par l'idée de ne jamais faire du mal mais, à force de petits malentendus, elle ne fait que ça*», raconte Agusti Vila avant d'expliquer que son film repose sur une structure de comédie classique : présentation d'une famille où tout va bien, puis désintégration d'icelle et enfin, reconstitution... à l'identique.

Ce qui se veut rassurant dans la comédie des gens bons découennés de la jugeote (ces consensuels qui n'ont rien d'érotique, si vous préférez) s'avère ici, comme cela devrait toujours être : inquiétant.

Agusti Vila décrypte : «*Ils ont eu l'opportunité d'apprendre quelque chose mais ils ne l'ont pas saisie. Ils ne veulent pas accepter la part tragique de leur existence ; ce qui est un trait commun aux classes moyennes dans toutes les sociétés.*» Un

trait caractéristique de la bien-pensance et de ses bonnes intentions, de notre moderne dictature de la bonté en somme, son absurdité ontologique, ses ravages discrets.

«*On peut faire une lecture politique du film, concède Agusti Vila, mais, moi, je me*

*suis concentré sur cette petite histoire intime. Je ne voulais pas faire un film réaliste, ni une caricature comique. Mon film a quelque chose d'une abstraction, il a sa part de théâtralité mais elle ne va pas jusqu'à la distanciation.*» L'absurde affleure du champ, la cruauté frange le cadre, et l'humour et le drame de se disputer nos boyaux, les boyaux de la tête surtout.

«*Les répétitions ont pris un bon mois quand le tournage, lui, à peine plus de vingt jours. L'équilibre délicat à l'écriture était encore plus difficile à trouver sur le tournage, dans le jeu. Il fallait trouver la juste limite (entre absurde et psychologie, notamment...). En fait, La Mosquitera est un film sur les limites morales.*» Un film qui fait du mal là où ça fait du mal. Salutaire, on vous dit. ●

Jérémy BERNÉDE



Agusti Vila, réalisateur. E. C.

## "Black Field" : un étrange et puissant conte sensoriel

«*Pendant le tournage, j'ai fait les rêves les plus étranges de toute ma vie*», avoue Sofia Georgovassili. On imagine.

Dans *Black Field*, ambitieux premier film de Vardis Marinkis présenté en compétition officielle, elle est Anthi, une jeune nonne du XVII<sup>e</sup> siècle recluse dans un monastère que l'arrivée d'un janissaire blessé (un Grec arraché dès le plus jeune âge à son giron chrétien pour rejoindre l'élite guerrière ottomane) bouleverse. Attendus, les tourments de la frêle religieuse sont amplifiés jusqu'au vertige par un secret bientôt révélé : c'est un garçon. Un garçon caché dans le monastère et élevé comme une fille pour échapper au destin de janissaire... Alors, oui, on imagine assez bien les nuits agitées de Sofia Georgovassili dont il s'agissait du premier engagement pour le cinéma.

Elle précise : «*J'ai rêvé que j'avais les deux sexes, ou que*



Un premier rôle marquant pour Sofia Georgovassili. Photo E. CATARINA

*j'étais un hermaphrodite... J'ai aussi rêvé être dévisagée avec une telle insistance dans les rues que je criais, criais, criais que, oui, j'étais une fille!*» Toutefois, elle dit ne pas avoir eu de difficultés à incarner (magnifiquement!) le personnage puisque, pour elle,

Anthi est une fille. On ne saurait lui donner tort car, si cette incertitude sexuelle constitue la part la plus spectaculaire du film, elle ne nous semble pas son essentiel, à tout le moins son meilleur. Ce qui fascine (ou assomme, c'est selon) dans le métrage de Vardis Ma-

rinkis, c'est la puissance sensorielle. L'image, la lumière, le son, les décors, les costumes... tout est travaillé jusqu'à l'artificialité, jusqu'au fantastique. À l'esthétique ébène de la claustration monastique du premier acte, répond ainsi dans la seconde moitié, la plastique émeraude d'une liberté panthéiste. On pense ici à Herzog, là à Malick et un peu partout à Nicolas Winding Refn (*Valhalla Rising*).

Pour sa part, Sofia Georgovassili confie avoir été surprise par le film, très différent de ce qu'elle avait imaginé sur un tournage dont elle garde un bon souvenir de liberté et d'écoute (des acteurs comme des éléments naturels). «*En tant que spectatrice, je ne suis pas très friande de films aussi lents, étranges, mais j'aime Black Field, il fait partie de moi.*» En rêve-t-elle encore? Possible qu'il hante en tout cas le public... ●

J. Be

### Programme **Eh oui, ce sont les dernières séances !**

#### PRATIQUE

→ Le palmarès complet sera dévoilé ce soir, à 18 h 30, salle Pasteur

**Jusqu'au dernier jour** il faudra donc faire des choix, pas forcément douloureux, mais délicats. Essayons. Pour commencer tranquillement, et pourquoi pas en famille, on vous conseille la séance de 10 h au centre Rabelais : cinq films courts du génie russe de l'animation **Gari Bardine**, ça ne se refuse pas.

Après une collation, précipitez-vous à Berlioz à 14 h pour revoir *Merci la vie*, film dingue tourné dans la région par **Bertrand Blier**, qui sera présent à la séance puis à 16 h 15 à l'espace Joffre 1, pour une rencontre publique qu'on imagine truculente !

À 18 h, ça se complique sérieusement : l'avant-première de *L'Étrange affaire Angelica*, le nouveau film du vénérable doyen **Manuel de Oliveira** (au Diagonal) ou la projection de la copie neuve de *La classe ouvrière va au paradis* d'**Elio Petri** (au Rabelais) ? Allez, on vous aide : optez pour le chef-d'œuvre satirique de Petri parce qu'il est irrecupérable, politiquement s'entend, et que ça fait du bien ! Ceci dit, si le choix vous semble impossible, vous pouvez l'esquiver en allant as-



Deneuve est la "Potiche" d'Ozon.

sister à la cérémonie du **palmarès** prévue à 18 h 30, salle Pasteur. Lequel des 12 longs métrages en compétition recevra l'Antigone d'or, nous sommes bien en peine de vous pronostiquer un titre, même si quatre ou cinq sortent, à nos yeux, du lot...

Enfin, après avoir débattu du verdict avec vos amis cinéphiles, faites la paix (si besoin) et ensemble régalez-vous à 20 h 30, salle Berlioz, de l'avant-première de **Potiche**, la comédie de François Ozon qui a fait se gondoler Venise. Avec Montpellier, le jeu de mot marche moins bien mais le film, n'en doutons pas ! ●

J. Be

Programme complet de cette ultime journée sur [www.cinemed.tm.fr](http://www.cinemed.tm.fr)